

Dossier : Le temps et son au-delà



« Il n'y a pas de temps, il n'y a qu'un instant. Et c'est en cet instant qu'est toute notre vie. C'est pourquoi nous devons lui donner toutes nos forces. » Tolstoï

Source : wikipedia

Chaque instant est un surgissement d'une nouveauté radicale, mais pour en prendre conscience, il nous faut prendre du recul et sans doute rompre avec le rythme effréné et l'utilitarisme qui caractérisent trop souvent la vie courante. On pressent un au-delà du temps et de son écoulement, mais on prend trop peu le temps de s'arrêter pour l'accueillir.

Le mois de juin voit se profiler le temps des vacances et nous suggère quelques réflexions.

Le Père Albert Vinel nous livre sa réflexion concernant le temps. Il précise que « *la compréhension du temps selon Jésus a pour caractéristique de faire du présent, du cheminement, le temps décisif.* »

Colette Nys-Mazure nous invite à renaître à l'occasion de ce temps vacant qui nous est sans doute offert l'été : « *Il est grand temps de renaître. Le temps des vacances pourrait nous offrir cette résurrection. La détente favorise la fraîcheur de tous les sens ravivés, l'élan du cœur, le retour à l'essentiel donc à Dieu. Les autres et l'Autre intimement alliés. Une cure de vie.* »... « *Plus le temps va,*

plus il nous est précieux, irremplaçable, aussi nous aspirons à le vivre en plénitude. La vacance des vacances suscite cette chance. »

Dans cette approche du temps, la vie rythmée des moines – qui se tiennent aux abords de l'éternité – peut nous aider. Le Père Jean-Yves Quéllec nous propose de « *prendre des dispositions pour vivre dans l'amitié du temps, pour s'en faire un allié et non un ennemi. C'est ainsi que les moines prévoient une scansion régulière de la durée et font de la répétition le tremplin de leur liberté, un outil pour acquérir la paix intérieure.* »

Mgr Hudson s'inspire de Maurice Bellet pour nous donner 10 manières de vivre en communion avec le Seigneur, à la recherche de cette paix.

Et comme le développe Jean-François Grégoire, si le temps de lire nous est donné, il sera joie, choix, partage, découverte...

Très bel été à chacun,

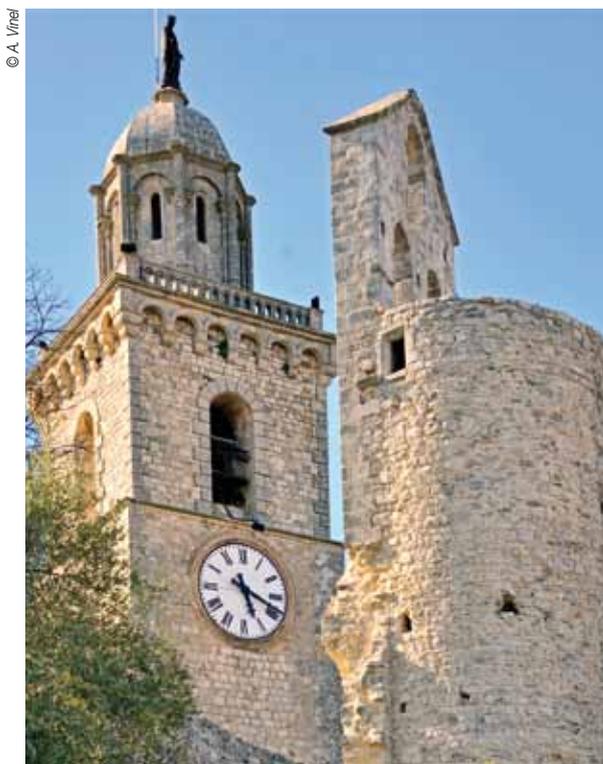
Pour l'équipe de Pastoralia,
Véronique Bontemps

Le temps : énigme de l'homme, chemin de Dieu

Le temps : quoi de plus nourricier pour l'expérience d'un chacun, mais quoi de plus obscur et difficile à expliquer ? Telle la célèbre langue d'Ésope, il est à la fois la meilleure et la pire des choses ! Obstruction à combattre pour le manager débordé ; complice à choyer pour le poète : « ô temps, suspends ton vol ». Pour la plupart des humains, du moins en Occident, il est moins un allié qu'un rival : « je n'ai pas le temps... ». Pareille plainte – si fréquente hélas – sous-estime la réalité du temps, de soi profondément et culturellement ambivalente. Et que dire de la disparité de ses résonances psychologiques, telles que Marcel Proust les évoque dans « À la recherche du temps perdu » ?

« LE BON TEMPS »

Des siècles durant, le « vrai » temps était celui des origines, c'est-à-dire le Grand Temps auquel on peut accéder par la répétition du mythe et du rite. Soit « l'éternel présent », qui explique et donne sens à l'existence. Il s'agit-là d'une lecture *qualitative* et *théologique* de l'énigme du temps. Pour l'antiquité, Bible incluse, le temps est affaire de qualité. Et c'est bien ainsi que Jésus de Nazareth l'aborde. Depuis l'invention de l'horloge au moyen âge, le temps est passé du qualitatif au quantitatif. La multiplication de la monnaie y a fort contribué aussi. À partir des 12^e et 13^e siècles, marchands, changeurs, banquiers commencèrent à quantifier le temps. Le temps acquiert un « prix » et cela se traduit dans le comportement : *time is money* !



La chapelle Saint Denis, Alpes de Haute-Provence

On s'en doute, ce sont ensuite les instruments scientifiques qui ont modifié les rapports de l'homme moderne avec le temps. Mais on ignore souvent que « parmi les sciences, *l'histoire* est celle qui a le plus contribué à changer le statut du temps ». C'est elle qui a permis à la conscience occidentale d'éprouver la réalité comme fruit de la transformation de l'homme « en basculant le temps vers l'avenir, qui devient prévisible, pouvant être modifié et construit par l'action humaine ».¹

« PAR LES TEMPS QUI COURENT »

Jusqu'il y a peu, l'interprétation de la Bible suivait ce mouvement, en privilégiant l'histoire et ses traces dans les couches superposées des textes sacrés. Mais la mort des « grands soirs » d'une part, le désenchantement autour de la décevante toute-puissance des sciences de l'autre, ont changé la donne. L'utopie cède la place aux possibilités de l'instant, avec son cortège de consumérisme : « tout, de suite, maintenant »...

Paul Ricoeur a fortement contribué à intégrer nos modernes revendications d'instantanéité dans l'interprétation de la Bible, tout en sauvant son précieux ensemencement par « l'à-venir ». Récit et initiative s'embrassent. « Le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé de manière narrative ».² C'est par la notion d'*initiative* que Ricoeur pense le présent. Elle est le moment où le poids de l'histoire « déjà faite » est déposé, interrompu, et où le rêve de l'histoire « encore à faire » est transposé en décision. À notre époque, où l'horizon des utopies irréalisables gangrène le sens de l'existence, Ricoeur redonne au temps un poids qualitatif d'autant plus bienvenu qu'il permet de mieux articuler présent et avenir. Mettant cette articulation à l'abri de tout « opium du peuple »...

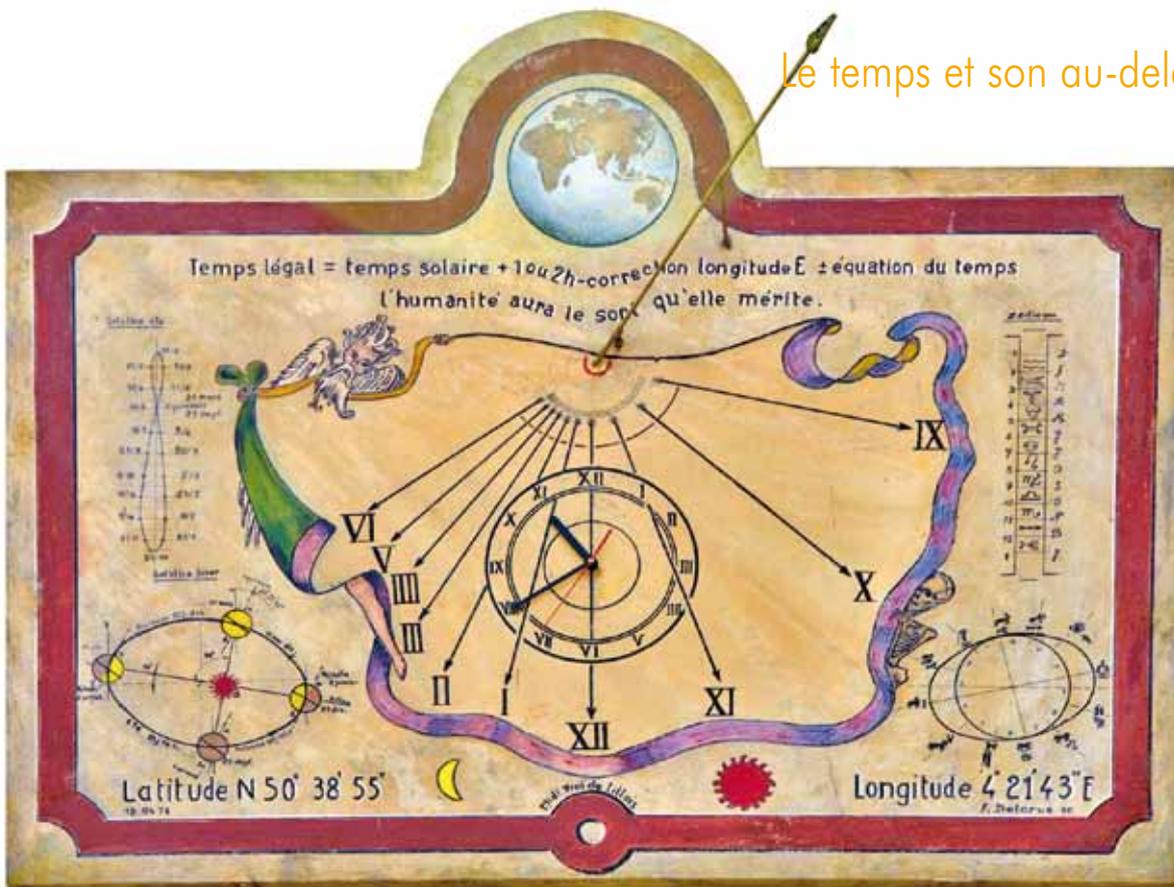
« LE TEMPS EST ACCOMPLI »

À l'encontre du temps apocalyptique – équivalent de nos utopies modernes – la parole et l'action du Nazaréen visent à donner au temps présent une réelle densité. « La compréhension du temps selon Jésus a pour caractéristique de faire du présent, du *cheminement*, le temps décisif. Le présent n'est ni une séquelle indésirée du passé ni une simple anticipation du futur. Il n'est pas simplement un temps de transition, conduisant au temps véritable et authentique. Le présent acquiert une vérité qui lui est propre. »³ Cette vérité du présent doit être « révélée »,

1. Geraldo LUIZ DE MORI, *Le temps, énigme des hommes, mystère de Dieu* (coll. Cogitatio fidei 250), Paris, Cerf, 2006, p.34-35.

2. Paul RICOEUR, *Temps et récit. T.I* (coll. L'ordre philosophique), Paris, Seuil, 1983, p.17.

3. Hans WEDER, *Présent et règne de Dieu. Considérations sur la compréhension du temps chez Jésus et dans le christianisme primitif* (coll. Lectio divina 230), Paris, Cerf, 2009, p. 54



Cadran solaire de Delarue à Lillois (Braine-l'Alleud)

car elle est ancrée dans un futur, donné comme tel par Dieu. « Le temps est accompli, et le Règne de Dieu est tout proche : convertissez-vous et croyez à l'Évangile. » (Mc 1,15)

Pas d'alternative chez Jésus entre présent ou futur du Règne de Dieu, puisque ce Règne s'étend du futur jusque dans le présent. Le présent a par exemple la forme d'une petite semence et son secret est d'avoir en elle le futur d'un grand arbre. Dans sa forme actuelle, le Règne de Dieu annoncé/amorcé par Jésus est aussi riche de promesses que le grain enfoui en terre dans l'attente d'un gros épi. La *qualité* du présent est déterminée par le futur-aux-mains-du-Père. « Quand le père prend son fils dans ses bras, que le pardon est donné chaque jour (Lc 15,11ss), c'est le Règne de Dieu qui surgit dans le présent. Cette façon d'appréhender Dieu dans le fragment créatif du quotidien s'accorde parfaitement avec l'affirmation que le Règne de Dieu s'étend jusque dans le présent, à travers l'action libératrice de Jésus. Ce sont les fragments de cette puissance de vie, discernables dès maintenant dans l'expérience, qui permettent d'espérer en sa victoire finale [contre le mal]. »⁴

« EN CE TEMPS-LÀ »

Le temps de Dieu surgit dans les fragments du temps présent, même s'il ne se fonde pas totalement en lui. Mieux : le temps devient chemin *de* et *vers* Dieu. La réceptivité pour tout ce qui vient du Père est précisément ce qu'est le temps et ce qui fonde la temporalité pour le Fils, dans sa forme d'existence créée. Elle est ce ressort profond de son être, par lequel il est à chaque instant ouvert pour l'accueil

de la mission paternelle. Ce « ressort » est donc si peu en contradiction avec son être éternel comme Fils qu'il en est plutôt la révélation exacte et immédiatement intelligible dans le monde. C'est précisément parce que le Fils est éternellement « vers le Père » (Jn 1,2) qu'il revêt, dans le monde, la forme expressive de la temporalité.

Dans le quatrième évangile, le rapport de Jésus à « son heure », qui est l'heure du Père, le confirme. Elle est essentiellement une heure qui « vient », qui est là en tant qu'elle vient. Et pourtant, même en tant que déterminante pour sa mission, elle est toujours celle qui ne peut être commandée à l'avance en aucune manière. Pas même, par une connaissance (Mc 13,32), car ce serait là aussi une anticipation qui détruirait l'accueil pur, nu, sans réserve, de ce qui vient du Père.

Le refus d'anticiper chez Jésus équivaut au *oui* dit à l'Esprit Saint qui, à chaque instant, transmet la volonté actuelle du Père. Et le Fils ne prévient pas cet Esprit paternel par des décisions anticipées ; il ne projettera pas de lui-même le plan d'action que l'Esprit lui présente.

De là, l'importance de la *patience*, qui, plus encore que l'humilité, devient la disposition fondamentale de l'existence chrétienne : l'attente courageuse, la persévérance jusqu'à la fin, la maîtrise de soi contre l'impatience, la sagesse qui ne cherche pas à brusquer les événements d'une manière héroïque, mais la douceur, supérieure à toute force des héros païens, de l'agneau qui est mené.⁵ Aux antipodes du « tout, tout de suite », nous sommes ici dans un temps qualitatif, nommé *communion fraternelle*.

Albert Vinel

4. Hans WEDER, *Présent et règne de Dieu* ..., p. 60.

5. Voir Hans Urs von BALTHASAR, *Théologie de l'histoire* (coll. Le Signe), Paris, Fayard, 1970, p. 36-38.

Le temps vacant, le temps de vacances prendre le temps de vivre et jouer

Randonneuse

Elle s'en va parfois. Loin des autres, tous. Se donne congé, se livre à elle-même au ventre d'une maison très étrangère, le long d'une berge, au feuillu des forêts. Se retire pour éprouver si la vie la traverse encore. Faut-il émonder, greffer, tailler ? Table rase. Autour d'elle, murmure, soupçons. Elle n'en prend pas ombrage. Qui éclairerait-elle si elle n'y voyait plus ? Elle glisse en ses limbes. En remontera un fil ténu ou de bruissantes étoiles.

Singulières et plurielles, DDB, coll. Littérature ouverte

Entraînés par la « vie courante », parfois au-delà de nos forces, sommes-nous encore capables d'une vacance, d'une liberté intérieure, d'une ouverture à ce qui vient sans avoir été programmé ?

Le rappel de valeurs mémorielles, telle la gratuité, prend la forme d'une parabole proposée par le conteur-romancier-poète marocain Tahar Ben Jelloun. Dans la poussière, une vieille paysanne guette l'arrivée du car qui doit la conduire au marché d'Agadir pour y vendre ses oranges ; elle refuse l'offre de l'homme riche au volant de sa voiture qui lui propose de lui céder toute sa marchandise d'un seul coup. Elle proteste : « *Ecoute, mon fils. J'ai passé trois jours à cueillir ces fruits et ces légumes. Aujourd'hui je me suis levée très tôt. Je marche depuis ce matin, à pied. (...) Je ne me suis pas levée à l'aube pour me débarrasser en un clin d'oeil de tous mes fruits et légumes. Je vais à Agadir m'installer dans mon petit coin, étaler mes produits, saluer le gardien, demander des nouvelles de Rahma qui est malade, et vendre mes oranges et mes tomates à plusieurs personnes. J'aimerais recevoir la même somme que tu m'offres mais de plusieurs mains, avec plusieurs sourires, et venant de visages différents. Je suis désolée, je ne me débarrasse pas de ma marchandise, je la vends. Et je passe toute une journée à la vendre. Sinon quelle vie aurions-nous ? Et quel intérêt de ne plus aller jusqu'au marché ?* » **La Prière de l'absent.**

GAGNER DU TEMPS ?

Gagner du temps pour en perdre ou perdre du temps pour en gagner ? Quelle place réservons-nous à la rencontre de personne à personne, à ce « commerce » humain, à ces liens différents de ceux qu'établit la toile ? Harcelés par les publicités de vacances, nous finissons par oublier ce qui en fait l'essence : le temps de vivre à notre rythme que nous offrent ces jours de repos légaux.

Ailleurs, l'écrivain nous rappelle combien voyager en dehors de nos frontières exige un regard amoureux posé sur les cultures côtoyées. Il prend le tour de

l'adresse directe telle qu'en prodiguent les agences de voyages entreprenantes.

*Etranger
prends le temps d'aimer l'arbre
accoude-toi à la terre
un cavalier t'apportera de l'eau, du pain et des
olives amères
c'est le goût de la terre et les semences de la
mémoire
c'est l'écorce du pays
et la fin de la légende
ces hommes qui passent n'ont pas de terre
et ces femmes usées
attendent leur part d'eau.
Etranger,
laisse la main dans la terre pourpre
ici
il n'est de solitude que dans la pierre.*

À l'insu du souvenir

Ces textes nous mettent en face de deux impératifs : entretenir le réseau social et ne s'imposer nulle part en conquérant mais en frère attentif à ce que vivent d'autres hommes en des pays différents.

Ils ravivent le désir profond de notre cœur. *C'est ta face, Seigneur, que je cherche : ne me cache pas ta face.* L'invocation du psalmiste trouve écho en nous. Ce n'est pas seulement le visage de Dieu qui se dérobe mais les visages de ceux qui nous entourent que nous finissons par ne plus voir. Nous portons des écaillés sur les yeux, nous sommes armés de préjugés, nous collons des étiquettes définitives : « elle est toujours comme cela », « je le connais celui-là ».

LE MYSTÈRE DE CHAQUE PERSONNE

Nous oublions le mystère de chaque personne et l'infini respect qu'il suscite. Nous réduisons notre prochain à une caricature et nous ne discernons plus sa personnalité unique sous le masque. *Laisse-moi voir ton visage !* Les êtres et les objets du quotidien, les paysages familiers nous sont devenus étrangers, indifférents à force de routine.

Qu'est-ce qui entraîne cette dégradation ? L'usure des relations, une proximité dégénéralant en promiscuité, l'absence à soi-même et donc à autrui, la fatigue d'être vécu plutôt que vivant ? Autant de symptômes alarmants d'une perte. Il est grand temps de renaître. Le temps des vacances pourrait nous offrir cette résurrection. La détente favorise la fraîcheur de tous les sens ravivés, l'élan du cœur, le retour à l'essentiel donc à Dieu. Les autres et l'Autre intimement alliés. Une cure de vie.

Pour autant que nous ne transformions pas le temps



*Tu déplores, tu escomptes.
Tu vis par procuration.
Le taon du temps
T'a piqué au talon.*

*La grâce de l'heure
Entre tes mains
Fuit comme source
Sur la mousse ?*

*Un regard vers hier,
Un autre à demain :
Fragile entrefaite.
Quelle tendresse maintenant ?*

*Moment en suspens,
Éternité dans l'instant,
Le présent t'offre son cadeau :
Une fête en partage.*

© Laubenstein Ronald

des vacances en une course, avalant les kilomètres dans une tension constante. Pour autant que nous ne cédions pas au démon de l'activité incessante – qu'elle soit sportive ou touristique. Réussirons-nous à puiser au cœur de la nature proche et du noyau familial, amical, aussi bien que dans le dépaysement, une chance d'éveil, de réveil de notre être engourdi ? Remettons-nous notre je en jeu joyeux ?

Prends soin de toi ! Oui, répondons-nous, si je ne prends pas soin de moi, qui le fera ? Quel équilibre de funambule entre le soin de l'autre (parent âgé, voisin esseulé, enfant en détresse, compagnon de route éprouvé) et le souci de soi. *Aimer l'autre comme soi-même* : nous négligeons le premier terme sur lequel repose la comparaison. Est-il d'autre clarté pour orienter notre temps de repos que de nous remettre en présence de Dieu et de voir chaque visage dans cette lumière ?

Réussissez vos vacances : le chant des sirènes, insidieux, irrésistible, porté par les affiches et les ondes, nous lance des invites immodérées : voyages de rêve, sports coûteux, éden insulaire. Mais combien sommes-nous à redouter ce temps dit de plaisir ? Quelles pistes de saveur emprunterons-nous ?

Le philosophe Henri Bergson distinguait le temps des horloges du temps de la création ; d'un côté, on peut mesurer le temps nécessaire à recomposer un donné tandis que de l'autre on ignore où on va. S'il est de plus en plus facile de faire un puzzle il est impossible, même en connaissant la manière d'un peintre, de deviner ce qui va naître sous son pinceau

et le temps qui lui sera indispensable pour arriver à l'œuvre accomplie.

ET SI ON LÂCHAIT PRISE ?

Accepter de lâcher prise pour se confier à ce qui vient. Au terme d'une expérience de maladie ou d'accident, nous nous étonnons de ce que l'imprévu a produit en nous. Le temps des vacances ouvert à l'imprévisible nous offre ces conversations matinales dans le jour qui naît, qu'elles soient avec les livres, les paysages ou les proches. Un bain dans la nature vierge ou une ville inconnue, parfois même des rues familières qui redeviennent étrangères parce que nous les regardons autrement ou que nous les redécouvrons grâce aux yeux de l'enfant, de l'ami que nous guidons à travers son dédale. Étonnement, émerveillement, contemplation.

Oui, donner libre cours à l'imprévu et au détachement : ne pas tout combiner pour soi et pour les autres, que cette organisation sans faille finit d'ailleurs par irriter. Mais prendre un écart par rapport au connu, à l'habituel réconfortant pour aller avec intrépidité vers ce qu'on ne pressentait même pas, faute d'imagination vitale. Partir doublement en reconnaissance.

Plus le temps va, plus il nous est précieux, irremplaçable, aussi nous aspirons à le vivre en plénitude. La vacance des vacances suscite cette chance.

Colette Nys-Mazure, avril 2013. Dernier ouvrage publié Les questions de Lucas, éditions Mijade.

Les moines et le temps

« *Longtemps, je me suis couché de bonne heure* » : cette phrase célèbre qui ouvre « *À la recherche du temps perdu* » de Marcel Proust est-elle d'application dans les monastères ? Beaucoup de moines et de moniales s'y retrouvent qui vont dormir dès la fin de Complies pour se lever dans la nuit afin de célébrer les Vigiles.



© John Stephen Davyer via commons.wikimedia.org

Pourquoi ce décalage avec les rythmes de la plupart des gens ? Il s'agit pour eux de veiller, de se souvenir du Seigneur qu'ils cherchent (« La nuit, je me souviens de toi » dit un psaume). Ils veulent aussi, dans cet office nocturne, veiller sur le monde qui dort, se pencher sur les inconscients et se montrer solidaires des insomniaques, de ceux que tiennent éveillés la douleur, l'angoisse, la désespérance et le refus de s'abandonner. Tous, cependant, ne s'adonnent pas à cette prière nocturne. On célèbre aussi les Vigiles en soirée, ce qui fait qu'elles n'ont pas la même signification. Il arrive même que des trappistes purs et durs, si j'en crois une sociologue qui a observé de près les pratiques monastiques, envoient des SMS à 2h du matin...

Ceci montre bien que les moines ne sont pas à l'abri des modifications considérables de la durée humaine qui sont intervenues au cours des dernières décennies. Certains n'ont plus le temps et moi-même j'écris ces quelques lignes dans l'urgence. Le monde à l'envers des moines serait-il remis à l'endroit, c'est-à-dire, en fait, de travers ? Seraient-ils soumis aux impératifs, réels ou supposés, qui affectent le commun des mortels ?

Pour le meilleur et pour le pire, les moines sont eux aussi immergés dans le monde de la communication immédiate et de la réponse quasi obligée. Certains, par conséquent, ne se couchent pas de bonne heure.

VIVRE L'AMITIÉ DU TEMPS

« Tu dis : les temps sont mauvais. Sois bon : les temps seront meilleurs. » (saint Augustin). Certes. Mais on peut aussi prendre des dispositions pour vivre dans l'amitié du temps, pour s'en faire un allié et non un ennemi. C'est ainsi que les moines prévoient une scansion régulière de la durée et font de la répétition le tremplin de leur liberté, un outil pour acquérir la paix intérieure. L'alternance régulière de la prière personnelle, des Offices, du travail, des rencontres, des temps de repos et de loisir est censée désencombrer le temps et le faire apparaître comme la plus grande des richesses.

Bien entendu, cet aménagement de la durée – qui, au regard des conditions de vie générales, est un luxe – ne suffit pas pour assurer une vie bonne. Il faut aussi des dispositions intérieures adéquates. Je ne peux que les évoquer rapidement. Je sais que mes frères et sœurs y attachent beaucoup d'importance.

ACCUEILLIR L'OFFRANDE DU TEMPS

Pour bien vivre, moines ou non, il convient d'accueillir l'offrande du temps avec humilité et gratitude afin de ne pas en être victime, afin de redonner aux autres le temps reçu. Cette attitude nous évite à la fois de courir après le temps qui passe et de gaspiller le don inestimable qui nous est fait. C'est une posture qui accorde au temps présent tout son poids et son sérieux, procure à l'avenir toutes ses chances. (Souvent, à notre époque, la pensée de l'avenir vide le présent de sa substance et c'est triste. Ou bien, on s'engluie dans le moment présent au point de se priver de futur).

AUX ABORDS DE L'ÉTERNITÉ

Le temps est favorable : voilà la conviction des moines. Il n'est pas étonnant alors qu'un Père du désert ait pu écrire : « Aujourd'hui, je commence ! » Cri de victoire et de jubilation !

Les moines ne sont pas à la recherche du temps perdu. En consacrant toutes leurs énergies à la recherche de Dieu, ils se tiennent aux abords de l'éternité. Dans les monastères, le temps ne suspend pas son vol : il va se poser sur les branches du Grand Arbre, Jésus, commencement et fin, qui rassemble en lui toutes choses.

*Jean-Yves Quéllec,
prieur de Clerlande*

Dix façons de prier sans en avoir l'air

Utiles pour ceux que devoir prier désespèrent

Marcher de long en large
dans une église romane,
belle, assez grande
ou dans une église
gothique ou baroque
et ne penser à rien
laisser le regard errer
laisser la pierre chanter.

Se désoler infiniment
de ne pas prier
gémir intérieurement
d'être incapable
de la moindre invocation
la moindre lecture
pas même de l'évangile
d'être là froid, sec, absent
et heureux ailleurs
sans Dieu, sans Christ,
sans tout ça
et en souffrir
et décider enfin
de s'en remettre là-dessus
à Dieu
et attendre.

Ouvrir la Sainte Écriture
ouvrir seulement le Livre
et partir en songerie
laisser monter
sa propre histoire
faite de cruauté,
de triomphe, de sensualité,
de désespoir,
d'amour, de charité
et lire, dans le texte,
deux mots.

Dormir
et le cœur veille.

Écouter la musique
la messe en si de Bach :
Crucifixus, Resurrexit
ou bien autre chose
mais écouter
dans la profondeur
celui qui est présent
à toute musique humaine.
Ou chanter soi-même,
jouer un instrument
laisser monter
le chant de ses crucifixions
et des résurrections.

Dire une demande
du Notre Père
une seule
une seule fois.

Comme un petit enfant,
dire des choses à Dieu
prière, supplication,
rage ou tendresse
regret ou jubilation
laisser parler en nous
l'enfant
toujours à l'aurore de la vie.

Écrire
par plaisir, par goût,
pour voir
écrire pour écouter
ce que le bruit ordinaire
recouvre ou embrouille
écrire pour aller vers le point
là-bas
qui communique
avec l'au-dessus
et l'en-deçà de tout mot.

Désirer,
désirer désespérément
désirer
que ce soit autrement
désirer la fin des cruautés,
des folies,
de la bêtise, de l'abject,
désirer la gaieté,
la lumière, la tendresse
avoir si faim, avoir si soif
d'un monde différent
et de soi-même différent.

Travailler de ses mains
à des tâches ménagères
à son métier, à du bricolage
et faire taire la radio
et tout le brouhaha intérieur
écouter
ce qui parle sans mots
tandis que les mains
s'occupent.
Ou conduire sa voiture
détendu, attentif, courtois,
libre pour une pensée
sans pensée
qui murit d'ailleurs.

d'après Maurice Bellet



Joie de lire

« Lire, écrire, aimer, sainte trilogie. », écrit Christian Bobin (*L'homme-joie, L'Iconoclaste, 2012, p. 86*). Saint Augustin, déjà, affirmait que l'amour fait parler. Écrire, lire : un travail partagé – dans l'amour, autant que possible, c'est-à-dire dans la patience, la discrétion, la simplicité, une certaine gratuité (cf. 1Co 13).

Que de fois n'aurai-je entendu des romanciers dire que leur travail n'est, à leurs yeux, vraiment achevé que lorsque leur récit est lu – certains allant même jusqu'à prétendre que le lecteur fait la moitié de l'ouvrage ! Joie de lire : joie de ce partage, du don qui nous est fait d'entrer dans l'intelligibilité d'un texte, et même de pouvoir, à force d'errer entre les lignes, de les méditer, renvoyer à l'auteur des éléments de compréhension de son texte qui lui étaient restés mystérieux. Joie d'une découverte, d'une révélation partagée...

LIRE, C'EST CHOISIR

Lire, c'est choisir – et pouvoir choisir, c'est se sentir libre. Un(e) ami(e) vous prête un livre, ou vous tombez sur un roman dans une bouquinerie : vous l'ouvrez et le trouvez marqué d'annotations qui sont comme autant de traces de lecture qui dessinent un livre sous le livre. Pourquoi le lecteur précédent a-t-il jugé bon de retenir tel passage ? Votre attention est attirée par ces traces de lecture. Elles confirment

vos impressions ou, au contraire, elles vous posent question. Même expérience lorsque, dans un groupe de lecture, l'un ou l'autre compagnon insiste sur un aspect du récit qui n'a pas retenu votre attention : tout à coup, c'est comme si votre lecture se démultipliait. Impossible de ne pas se dire alors que la lecture est un des lieux où, par excellence, du « possible » nous est donné, pour parler comme Kierkegaard. Décidément, la réalité est infiniment plus riche qu'on ne l'aurait pensé d'abord, ne peut-on manquer de se dire alors – et c'est merveilleux.

LIRE, C'EST PARTAGER

Dans le livre de Christian Bobin, je tombe encore sur ces lignes qui donnent à penser. J'aurais voulu les écrire moi-même : découvrir sous la plume d'un autre une idée, une description qui exprime mieux que vous n'auriez pu le faire vous-même ce qui vous a un jour traversé l'esprit ! « *Mon idéal de vie, c'est un livre et mon idéal de livre c'est une eau glacée comme celle qui sortait de la gueule du lion d'une fontaine sur une route du Jura, un été.* » Il raconte qu'un jour, avec les enfants de la colonie où ses parents l'avaient inscrit pour une partie des vacances, au milieu d'une marche forcée sous un soleil de plomb, il arrive sur une place au milieu de laquelle « trône » une fontaine. Il s'y précipite, y étanche sa soif : « *L'eau fila dans mon corps jusqu'au cœur où elle éteignit le feu de l'abandon qui le ravageait. Des dizaines d'années après, poursuit-il, je me souviens du mystique réconfort donné par l'eau glacée. La gueule du lion, je la cherche chaque fois que j'ouvre un livre.* » Lire : la chance de se désaltérer et la joie de se rafraîchir – on dirait aussi bien de rajeunir, de recouvrer de la vigueur et de l'éclat.

JOIE DE RELIRE

Relire. Joie de relire. Un de mes amis relit chaque année « Le grand Meaulnes ». Inutile de dire que les très grands livres – la Bible, en particulier – sont des livres qu'on ne peut que relire. Relire, ainsi, c'est relire, sans doute, mais bien davantage, c'est intégrer. Ces récits, ces textes qu'on relit en viennent à nous définir. Ils deviennent nous-mêmes, notre substance, notre être. Un peu comme l'Esprit, dans l'Évangile de Jean : on ne sait ni d'où ils viennent ni où ils vont, mais du moins tracent-ils une voie : ils pointent une issue, une perspective, une espérance. Joie de relire : joie d'espérer, d'élargir l'horizon, de se donner du possible, de se libérer, de libérer en soi et entre nous un potentiel improbable.

Jean-François Grégoire



© thebumpercorp.wordpress.com